

DU 05 AU 11 FÉVRIER 2003
TOUS LES MERCREDIS
GRATUIT

N°50

VENTILO

www.miinformation.com

Le centre de formation des professionnels du Web,
de la vidéo, du multimédia et de la 3D

- Internet
- 3D
- Vidéo
- PAO
- Stages conventionnés AFDAS (Intermittents du Spectacle)
- Formation continue
- Congé individuel de formation

Maison Internationale de l'Informatique

Marseille
20, la Canebière - 13001 Marseille
Tel : 04 91 55 58 28 - Fax : 04 91 55 02 32
Email : marseille@miinformation.com

Paris
6/10 Bld Jourdan 75014 Paris
Tel PAO/Multimédia : 01 45 80 96 16 - Fax : 01 45 80 96 13
Email : mii@miinformation.com

Apple Alliance
discreet
QUARK
Adobe Certified Training Provider
AUTHORIZED TRAINING PROGRAM



4 au 8 Février 2003

Mozart preposteroso

Nola Rae

Spectacle de mime et de clown tout public

théâtre de Lenche

4, Place de Lenche - 13002 Marseille - Tél. 04 91 91 52 22

hardkorruption da underground wear



Hardkorruption vous propose une gamme de sweats, tee-shirts & parkas déclinés en 10 modèles (saïan, war, skate, hentai, H.X.K, old school, logos & graphs)... Pour plus de renseignements sur les supports, tailles, couleurs, sérigraphies, modèles & disponibilités: Connectez vous sur: <http://hardkorruption.dafrench.org>



Hardkorruption est partenaire des assos DAFRENCH, KORPOSSE, SUDCORE ainsi que des groupes: DAGOBA (Marseille), DISTURB (Marseille), FÜ-GHÜ (Aix), NOAX (Aix), KAMRAN (Aix), EPSIK (Aix), LITHEM (Aix), SILEO (St Martin de Crau), NEPHILYM (Bergerac), SHA CREW (Toulouse).



HARDKORUPTION [da underground wear]
06.10.05.85.77 - <http://hardkorruption.dafrench.org>



KORPOSSE

SUDCORE

JAZZ & DANSE

A LA BULLE - Chapiteau chauffé

du 11 au 16 février 2003

AU J4 Esplanade ST Jean MARSEILLE

MALI - CAMEROUN - FRANCE - ALGERIE

DIDIER LABBE QUARTET le 11/02 à 21h JAZZ
CIE KETTLY NOEL le 12/02 à 21h DANSE
CIE EMMANUEL GRIVET le 14/02 à 21h DANSE
BRICE WASSY en Sextet le 15/02 à 21h JAZZ et
MELC (1^{ère} partie) FREE POP et JAZZ

Billetterie aux points de ventes habituels

INFOS & RESERV : 04 91 42 20 50 - 06 83 85 44 03

Ventilo vous invite
pour le festival
Au Sud Du Sud
Téléphoner le
jeudi 6 février
au 04 91 50 47 68
de 14h à 15h

CONCERT

MUSIQUE & FRATERNITÉ

SAMEDI 08 FÉVRIER
20H00
SALLE DES BÊTES DE VITROLLES

AVEC

MARSEILLE REGGAE ALL STARS
(LIONEL BRIPICARD, TOE BRIPICARD ...)
& LES ROYALTYX
SCENE HIP HOP REGGAE DE VITROLLES
(C.E.P, PRAKATONES, TOKO BIATE...)

+ INVITES

PARTICIPATION : 4 EUROS

ORGANISÉ PAR LE SOUS-MARIN, MAGNÉTIC LAB, LE SQUAD, SATEVASKA, CTS

AVEC LA PARTICIPATION DE LA CAVAF, MAISON POUR L'ÉGALITÉ, CALONIA, ,
MORAD, BERS L'ÉCRIT, LE KIOSK, MÉDECINS DU MONDE, FOCUS DES M, HOMMES
AFRICAINS, SEMESTRE ACTIVES, GROUPE ALPHA, SOLIDARITÉ INTERNATIONALE,
VITROLLES KISSA, OVERSIDE, LIGNE DES DROITS DE L'OMME, RADIO PROVINCIALE,
ARTISANS DU MONDE, AFD QUART-MONDE.

UL EST...

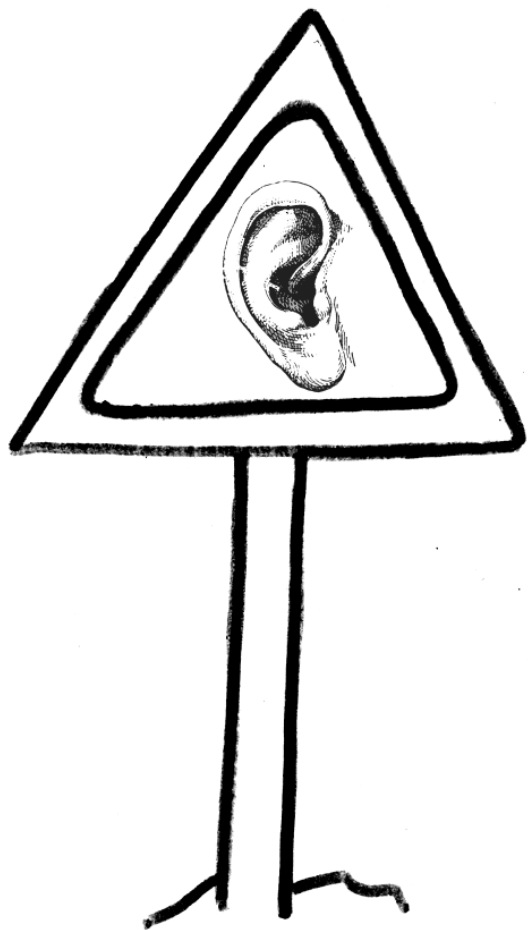
LOCATIONS : POINTS DE VENTE HABITUELS
RENSEIGNEMENTS : 04 42 65 79 30
06 63 21 39 43 - WWW.SOUS-MARIN.ORG

AVEC LE SOUTIEN DE LA VILLE DE VITROLLES, DE LA DDJF, DE
PROJETS ET DE CCO.





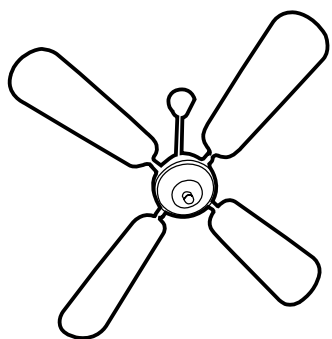
Edito



Ah, la musique ! Faut-il qu'on l'aime, la musique... La bonne, comme la mauvaise, d'ailleurs. Mais laissons de côté cette question qualitative qui nous fournit chaque semaine matière à force débats et épanchements d'encre. D'ailleurs, on a tous plus ou moins un paquet de Chamallows au fond du placard : qui une prédilection pour la variété italo ou encore le métal bien gras, personne n'est parfait. Penchons-nous plutôt sur la question quantitative, sans parler de la musique au kilomètre. Plus grand-chose n'échappe à la frénésie de sonorisation de notre époque. Même à bord de la navette Columbia, à défaut d'airbag, ils devaient avoir l'autoradio. Dans les parkings, les restos, les bars, les magasins, les moyens de transports, les rues... Jusqu'aux pistes de ski⁽¹⁾ sonorisées où l'on peut glisser en musique. Formidable, non ? Partout, de la musique, le plus souvent mauvaise, mais encore une fois, là n'est pas la question. Soit dit en passant, même le sublime devient répugnant à force d'être ressassé par les pubs, les sonneries de portables ou les hauts-parleurs des centres commerciaux (Pauvre Bach). Plus qu'un amour immodéré de la musique, ce phénomène traduit bien plutôt une crainte panique du silence et de la solitude. Car le plus souvent, nous nous retrouvons en société dans une promiscuité gênante, ensemble mais sans rien de commun, juste un agrégat sporadique d'individus, comme dans ces épouvantables silences qui règnent dans les atmosphères confinées des ascenseurs. La musique diffusée dans certaines machines de Messieurs Roux, Combaluzier et consorts n'a d'autre but que de rassurer, de créer un être ensemble factice. La musique fait office de bouche-trou, voile pudique jeté sur le néant social. Moindre mal. Le son se voit de plus en plus complété par l'image, et les écrans fleurissent à leur tour dans les lieux les plus improbables : jusqu'aux bus du fin fond de la Chine qui diffusent des clips insipides. L'oreille et l'œil s'abstraient ainsi du monde qui les entoure, monde déréalisé de la représentation qui convient parfaitement à l'univers marchand qui vend avant tout de l'illusion ; la musique rythme à merveille la valse des caddies. Au-delà de son côté faussement liant, grégaire et non-social, la musique bouche-trou a également pour fonction de nous rendre supportable la fréquentation du plus proche des abîmes : nous-mêmes. Pourtant, c'est dans le silence et la solitude que l'essentiel se donne à entendre. Quelle est donc cette angoisse sourde à l'existence, symptôme morbide ? Comment la musique, le plus puissant des vecteurs de l'être ensemble, également source d'une grande spiritualité, en arrive là ? La légende célèbre du joueur de flûte de Hamelin raconte comment cet homme, d'abord providentiel, débarrassa la ville d'une invasion de rats en les hypnotisant par son jeu. Mais devant l'ingratitude des habitants, il revint pour enlever par les mêmes moyens tous les enfants. Tout aussi paradoxalement, c'est par amour de la musique qu'il nous faut ainsi faire l'éloge du silence. Dont acte.

Philippe Farget

(1) Il faut toujours un ancrage dans l'actu, coco.



Ventilo, hebdo gratuit culturel et citoyen.
Editeur : Association Frigo
68, Cours Julien (pas d' accueil)
13006 Marseille
Tél. : 06 08 15 80 14
Fax : 04 91 50 14 23
Commercial : pub@ventilo.fr
Rédaction : redac@ventilo.fr

Directeur de la publication
Laurent Centofanti 04 91 50 43 28
Rédacteurs en chef
Philippe Farget, Cynthia Cucchi 04 91 50 39 88

Journaliste musique
PLX 04 91 50 39 88

Rédacteurs
Stéphanie Charpentier, Cédric Lagandré

Graphisme et maquette
Didier Illouz & Cynthia Cucchi

Communication-diffusion
Aurore Simonpoli 04 91 50 47 68

Chef de publicité
Gauthier Aurange 04 91 50 09 65

Responsable technique, webmaster
Damien Bœuf

Ont collaboré à ce numéro
Fabienne Arcos, Linda Bediaf, Emmanuelle Botta, Emmanuel Germond, Laurence Nicoli, Magali Triano

Couverture
Nathalie Labretagne & Sylvain Gelinotte

Impression et flashage
Panorama offset, 169, chemin de Gibbes,
13014 Marseille

Dépôt légal à parution
ISSN-1632-708X

Les informations pour l'agenda
doivent nous parvenir au plus tard
le lundi midi. Merci !

p.4/6 Culture



3 questions à... **Jean-Jacques Ceccarelli**
(re)tours de scènes : L'Echange au Massalia, Caravansérail au GMEM
Tours de scènes : Au Sud du Sud au J4, La nuit chante à la Criée,
Portraits : Luc Ferrari/Yvi Slan
Seven 2 One

Utopos à l'Atelier 7

p. 7 Expos



p. 10/11 Cinéma

Changements d'identité au Miroir
Punch drunk love
Sex fan des sixties

p. 12/14 L'Agenda

Dans les parages
5 Concerts à la Une
Electra-ménagés
Gallettes



p. 15

Petites annonces





3 questions à ... Jean-Jacques Ceccarelli

Le peintre marseillais passe de l'autre côté du tableau : Bernard Plasse lui a donné carte blanche pour 26 semaines de programmation dans sa galerie

Vous vous êtes distingué entre autres dans le dessin, les encres sur papier. Vous êtes donc vous-même artiste. Dans quel esprit avez-vous organisé cette programmation ?

De très jeunes artistes et des plus confirmés seront présentés. Tous ont une relation avec le dessin, l'écriture et au moins le papier, même dans le sens de l'édition, comme les revues par exemple ; mais il y a aussi un sculpteur, une photographe... Habituellement, les expositions changent chaque semaine. Mais c'est un handicap pour les artistes. Cette fois, le principe, c'est de rester soit 2, soit 3 semaines avec une évolution, un évènement particulier chaque semaine. Je ne leur offre pas un truc extraordinaire, mais ils sont quand même partants parce que c'est une aventure qui les oblige à inventer des formes, à se mettre dans des situations différentes... J'aurais bien aimé que quelqu'un fasse une programmation comme ça et m'invite ! Ça m'apporte beaucoup de plaisir, et un peu de tracas (très peu), de voir, revoir, montrer, défendre, me mettre au service du travail de ces artistes... en la prenant en main, je bouscule évidemment la galerie, mais ce n'est pas moi qui prends le plus de risques ! Mais surtout ce qui m'intéresse, c'est l'échange, que les artistes locaux puissent rencontrer des gens de l'extérieur et peut-être avoir des passerelles, une visibilité ailleurs. Il ne faut pas oublier que très peu d'artistes vivent de leur art.

Vous exposez dans de nombreuses villes en France depuis presque 30 ans. Que pensez-vous de la dynamique des galeries à Marseille ?

Il n'y a pas vraiment de galeries à Marseille ; le problème est que la galerie existe par rapport à un marché... Ici il n'y a pas de marché, il ne peut y avoir de galeries ! En revanche, il y a des lieux associatifs qui peuvent s'appe-

ler galeries ou autrement... et là, c'est très vivant. Chaque lieu a son univers, sa spécificité, son public. Il n'y a de la place que pour une forme. Il est très rare qu'un artiste passe d'une galerie à une autre. Il n'y aurait pas la place pour deux lieux qui se ressemblent trop. Ça n'a rien à voir par exemple avec les galeries parisiennes où il y a des fonds, de la circulation. A côté de ça, il y a très peu de lieux associatifs... alors qu'ici, ce système existe depuis trente ans, il y en a toujours eu une dizaine... ils durent 4 ou 5 ans puis se renouvellent. Mais ça ne met pas les gens dans des situations d'achat... D'ailleurs, il y a aussi une tendance à ça : puisque de toutes façons il n'y a pas de marché, faisons des choses qui peuvent nous passionner. En plus les formes d'art que prennent certains artistes sont très difficiles à vendre, comme les installations. L'absence de marché est certes une forme de liberté, mais c'est très très difficile, il faut chercher un marché ailleurs. Enfin, il va peut-être y avoir de nouveaux collectionneurs, c'est possible...

Comment situez-vous la peinture dans l'art d'aujourd'hui ?

Il y a très peu de peinture aujourd'hui, bien qu'on assiste à un certain retour du dessin. La peinture, c'est difficile et ingrat. Il y a une multiplicité de techniques, d'autres formes, des espaces nouveaux sont apparus. Une installation ratée, ça ressemble à une devanture de magasin, mais quand elle est réus-



Eric Franceschi

sie, on rentre dedans, c'est comme un tableau. Peu importe. Je pense que c'est possible que les gens puissent peindre, écrire, filmer, dessiner... parce qu'en même temps, avec des matériaux différents, peut-être qu'on dit la même chose. Le type de matériau induit simplement un type de comportement. Ce qui m'intéresse dans la peinture, c'est la notion de rapidité et de temps : la rapidité est un danger, mais peut aussi bien devenir une virtuosité. Je cherche à lutter contre le définitif, l'irréversible. Je peins, est-ce par défaut, je n'en sais rien... Ce qui fait un peintre, comme tout artiste en général, c'est de poser des questions. Beaucoup de gens essaient aujourd'hui, et ce qui permet de continuer, ce sont les bonnes questions. Autrement dit, d'être près de sa propre aventure, d'être le plus ouvert et le plus interrogatif possible sur le monde.

Propos recueillis par Fabienne Arcos

Jean-Jacques Ceccarelli programme 7 artistes et 2 revues jusqu'en juin 2003 à la Galerie du Tableau, 37, rue Sylvestre, 6^e. Rens. 04 91 57 05 34.

Tous égaux sauf...

La Minoterie et Amnesty International revisitent le mythe de l'égalité des droits (et des gauches)

L'arrogance avec laquelle les hommes qui possèdent ne serait-ce qu'une miette d'autorité décident d'exercer leur pouvoir, partout dans le monde, ne saurait nous faire oublier qu'ils ne sont pas dans leurs droits — en tous cas pas ceux de la Déclaration universelle de 1948. Pour lutter contre l'amnésie, Amnesty International sollicite en 1996 des auteurs de théâtre, dont onze textes seront présentés dans le cadre du « Théâtre contre l'oubli ». Ce sont cinq de ces œuvres que nous propose la compagnie Théâtre Provisoire, dans une mise en scène légère, permettant la respiration salvatrice pendant la brasse coulée. Les textes cyniques, oppressants, exagérément proche d'une réalité universelle — si proche de nous en ces débuts de l'ère sarkoptesque ⁽¹⁾ — dénoncent les exactions physiques ou mentales commises en temps de guerre mais aussi de paix, par des régimes dictatoriaux ou garants de cette démocratie que la moitié de la planète nous envie. « *Moi je suis un professionnel et toi tu n'es qu'un branleur, qui se soucie de toi ici ?* » : du flic qui s'apprête à torturer, à l'attachée de presse d'un fabricant d'armes, en passant par Clowns sans frontières et le gardien de prison, fier de son Président qui a rempli son lieu de travail, l'humour noir est une arme puissante qui martèle sa sentence : « *Ce que vous nommeriez une victime n'est jamais rien d'autre qu'un bourreau en puissance (ou plutôt en impuissance provisoire).* » Une mention spéciale pour Enzo Corman et Jean Michel Ribes dont les mots claquent comme les coups de matraque qu'ils évoquent. Au fait, n'oubliez pas de vous munir de vos papiers avant de prendre le métro pour vous rendre à la Joliette...

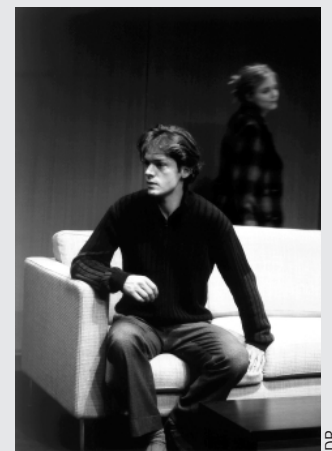
EB

Tous les hommes naissent, à la Minoterie jusqu'au 8/02. Rens : 04 91 90 07 94
(1) sarkopte : acarien parasite dont une espèce provoque la gale chez l'homme.

Requiem pour un couple

La nuit chante juste à la Criée

Orchestrée en une succession de silences et de répétitions, la musicalité du texte de Jon Fosse ne supporte pas de fausse note. C'est avant tout grâce à la prestation de ses comédiens, que Frédéric Béliet-Garcia réussit à nous faire entendre le texte du dramaturge norvégien, histoire évoquant l'éternel refrain du couple qui, faute de mots, finit par se déchirer. Lui, écrivain raté et dépressif, ne sort plus de chez



DR

lui ; elle, « *ne supporte plus tout ça* ». « Tout ça », c'est l'indicible incommunicabilité dans laquelle le couple s'est muré depuis la naissance du bébé. Ce soir-là, Isabelle Carré semble avoir du mal à entrer dans le jeu. Qu'importe ! Plutôt que de se risquer dans une surenchère dramatique, la talentueuse comédienne continue à chercher sur scène la justesse du personnage qu'elle interprétera finalement avec brio. Son partenaire, Samuel Jouy, honore la scène d'une présence remarquable. L'intériorité de son jeu transforme ses silences en véritables cris. Parmi les prestations les plus remarquées, signalons aussi Geneviève Mnich, la mère, dont le jeu respire de spontanéité et Eric Berger, le fameux Tanguy d'Etienne Chatiliez, dont le personnage a le privilège de détendre l'atmosphère à la légèreté toute scandinave. Car pour sûr, c'est « plombé » que l'on sort de la représentation. Quant à la mise en scène de Frédéric Béliet-Garcia, si elle ne propose rien de très innovant, elle a le mérite de maintenir la tension du texte d'un bout à l'autre du spectacle. Cadencée avec pertinence par une ambiance sonore, la violence reste toujours sur le fil. Seul bémol, un décor qui rappelle maladroitement celui d'une mauvaise pièce de boulevard : un mobilier sans intérêt et une palette peu heureuse, notamment pour cet encadrement de fenêtre bleu « piscine municipale », dont on cherche encore le sens. La tentative symboliste d'illustrer l'enfermement par deux portes sans qu'aucune ne donne sur l'extérieur, reste malheureusement trop discrète. Bref, écoutez, il n'y a pas grand-chose à voir...

Magali Triano

Et la nuit chante est présenté au petit théâtre de La Criée jusqu'au 14/02.

Petit festival entre amis

Le « Sud » c'est tendance, non ? Fiesta des Suds, Docks des Suds, Le Festival des Suds... Et bientôt Sous les pavés le Sud, ou encore Au Sud rien de nouveau... Mais pour Jean-Louis Favier, fondateur de « Au Sud du Sud », le festival (!), il ne s'agit en rien d'affaire de mode mais d'un « titre unique de rencontres multiples entre le continent Méditerranée et le continent Afrique » qui a commencé il y a 13 ans. Il aura suffi d'une chanson, en l'occurrence *Je suis parti au Sud du Sud* de Robert Charlebois, pour que ce professionnel du cirque tente le pari d'un festival mariant les arts contemporains d'Europe avec ceux d'Afrique et de la Méditerranée.

Pourquoi les arts contemporains ? Parce que c'est à travers eux « *que l'on voit évoluer les sociétés et la manière dont elles se saisissent de la modernité.* » Cette année, Jean-Louis Favier a souhaité monter une relation « inter-artistique » entre le Jazz et la Danse en donnant carte blanche à son ami chorégraphe Emmanuel Grivet, chef d'orchestre de la programmation chorégraphique et musicale de cette édition.

La C^e Emmanuel Grivet — dont le travail repose sur l'improvisation — a fait appel à Ketty Noël. Artiste contemporaine du Mali, Ketty Noël mélange les danses traditionnelles haïtiennes avec celles de ses racines béninoises. Ensemble, ils ont travaillé l'hiver dernier autour d'un projet de création commune à Bamako. L'auteur de la musique de ce spectacle n'était autre que le saxophoniste et flûtiste Didier Labbé qui, avec son quartet assez particulier — accordéon,



Brice Wassy

DR

tuba, et percus — fera l'ouverture du festival. La formation toulousaine, à la croisée d'Hermeto Pascoal et de Lindsay Cooper, mëtisse jazz et musiques traditionnelles méditerranéennes, jetant ainsi un pont entre l'Europe du Sud et le continent africain. De 1995 à 2000, Didier Labbé avait déjà écrit la musique pour la C^e Diagonale (d'Emmanuel Grivet toujours). Une programmation « inter-artistique » plus que personnelle donc, mais qui laisse quand même une petite place à l'exception marseillaise avec le trio Melc, qui assurera la première partie de Brice Wassy, lors de la soirée de clôture. La présence de Brice Wassy et de son Sextet constitue la deuxième carte blanche donnée à Emmanuel Grivet. Et ça, c'est un pari réussi ! Ce batteur, qui manie aussi bien le chant, la batterie, le violon que la sanza, a commencé dans les orchestres de Yaoundé à l'âge de 5 ans. Il est aujourd'hui le fondateur — et la tête de file — des rythmiques africaines de Paris. Porteur et continuateur d'une tradition populaire vivante, ce musicien camerounais revisite les musiques Manga Mbeu, Ndanzi et autre Bikutsi, originellement jouées lors de cérémonies religieuses. De quoi mettre en ébullition la bulle du J4.

Linda Bediaf

Au Sud du Sud, du 11 au 16/02 à la bulle-théâtre Sarev installée au J4 (Esplanade Saint-Jean, Marseille). 21 h. 4/12 euros. Avec Didier Labbé Quartet (le 11), Compagnie Ketty Noël (le 12), Compagnie Emmanuel Grivet (le 14) et Brice Wassy Sextet + Melc (le 15)



Heavy Slan

Avec *Knock out*, Yvi Slan passe enfin au long-format. Retour sur le parcours d'un électron libre, ou comment passer du rock à l'électro sans rester K.O

Est-ce parce qu'il vient d'Aubagne ? Est-ce parce qu'il vient du rock ? Est-ce parce qu'il vient successivement d'enchaîner un micro-buzz dans la presse nationale, une signature sur un label en devenant et une tournée avec des Berlinoises cotés ? Toujours est-il qu'au sein du microcosme électronique local, Yvi Slan est aujourd'hui encore un cas à part. Et ça n'est pas du goût de tout le monde : ouvert aux collaborations sans être d'aucune tribu, multipliant les contacts à l'extérieur, le bonhomme a patiemment tracé sa voie sans attendre ici le soutien de ses pairs — médias inclus. Aujourd'hui, c'est banco : playlisted par *Nova*, encensé par *Les Inrocks*, son premier album, *Knock out*, est dans les bacs depuis mi-janvier. Et même s'il ne convainc qu'à moitié⁽¹⁾, il devrait faire se retourner bien des vestes. Dont celle de *Ventilo* qui, c'est bien connu, a toujours une longueur de retard. Ouais, mais on a une excuse : il y a trois semaines, on était encore en vacances.



DR

de son prénom) en gardera les stigmates, collision de ses penchants électro avec ses racines rock... Au sein du collectif Massilianova (La Main Electrique, Le Borgne et quelques autres) qui organise quelques soirées en centre-ville, le jeune producteur commence alors à se faire connaître. Et si la rencontre avec un Lillois du label Tot.AI Records lui autorise bientôt un premier maxi, celle qui va suivre en 2000 avec le journaliste JD Beauvallet, dans la boutique de Wax Records, prend un tout autre relief.

Inrockuptible

Descendu pour interviewer Fafa Montéco (Superfunk), le pont de *Inrocks* repart avec un maxi d'Yvi. La faute à sa photographie, que ce dernier avait branché sans trop savoir qui elle accompagnait... Troisième déclin. Décisif : conscient qu'il peut séduire ailleurs que dans ses terres, Yvi Slan va se consacrer pleinement à son art, d'un logique Tour en Région à la série de

maxi-CDs à vocation promotionnelle (« Les Couleurs du Spectre ») en passant par une prometteuse collaboration avec les Maliens de Ba Cissoko, malheureusement avortée pour des raisons que nous n'exposerons pas. Le bouche-à-oreille fera le reste : contacté notamment par Vorston&Limantell, nouvelle sous-division tendance de BMG, Yvi signera finalement pour deux albums avec les Bordelais de Platinum... « *Knock out est un disque très pop : quand je l'ai composé, j'ai voulu rester dans un délire d'écoute, d'où des morceaux souvent assez chargés... mais prendre une boucle et la faire tourner pendant cinq minutes, ça me saoule. Après, pour la scène, c'est différent* ». Les sets live d'Yvi Slan — qui se produit désormais avec un Vj, Jalfus — sont en effet autrement plus énergiques. Ce qui n'a pas échappé aux Berlinoises de Terranova : leur dernière orientation musicale, plutôt rentre-dedans, lui a récemment donné l'occasion de partager leur tournée française. Et une chose en commun : après leur passage à Marseille, pour l'un comme pour les autres, les avis étaient partagés. Pareil pour leurs albums. Mais si on se fout un peu du prochain Terranova, on attend déjà la suite des aventures heavy du Slan...

PLX

Dans les bacs : *Knock out* (Platinum/Wagram)
Yvi Slan & Jalfus, le 14 au Lounge
Contact : Stéphane Sulaj (06 72 70 47 47)
(1) voir chronique p. 14

Des maux d'amour

En montant la seconde version de *l'Echange* de Claudel ce mois-ci à la Friche, Franck Dimech inaugure brillamment une trilogie sur l'amour et la langue

Après avoir interrogé jusqu'à l'extrême limite les notions de collectif, de chœur, de « famille » au sens large, le metteur en scène qui fit scandale l'an dernier avec *Je et elles* au Gymnase négocie un tournant décisif. Exit Les Foules du dedans, la compagnie n'ayant pas résisté aux pressions, économiques et autres, c'est Le Théâtre de Ajmer qui lui succède, composée des piliers de la précédente. Alors qu'il avait toujours travaillé le théâtre au corps, voire aux tripes, le jeune metteur en scène choisit, au moment de monter sa quinzième pièce, de redéfinir les enjeux de son théâtre : un théâtre de la langue redécouverte. C'est au travers de la thématique amoureuse et plus particulièrement de la chute des amants que ces langues (celles de Claudel, Mæterlink et Muller) vont, à l'image de roches brutes, être travaillées par des acteurs devenus « tailleurs de pierre ». « *Qu'est ce qui dans l'Amour agit encore au point qu'irrésistiblement, nous nous évertuons à vouloir en faire du théâtre ?* », s'interroge-t-il. *L'Echange* est à cet égard exemplaire : c'est une tragédie non dénuée d'un humour parfois grinçant, édifiée sur le contraste entre un amour trop pur, voué au désastre, et un monde où tout s'achète, même et justement cette inestimable pureté. Dire que la langue de Claudel, dans cette deuxième version écrite presque soixante ans après la première, est d'une modernité surprenante, peut sembler sommaire. Mais quand on connaît l'appréhension que suscite l'œuvre de frère de Camille, on est d'autant plus surpris de se voir happé par cette histoire, le souffle court, aux aguets d'un drame qui sourd, comme derrière chaque amour se cache le spectre de la séparation. Avec une scénographie mi-



DR

nimale dont la profondeur de champ accentue l'impression de danger pour ce couple trop fusionnel que forment Laine et Marthe, Franck Dimech fait incontestablement mouche. Et ce sont quatre comédiens totalement inspirés qui se jettent dans le texte, transfigurés en ce qui concerne les deux remarquables interprètes féminines (dans deux registres diamétralement opposés, tous deux véritables challenge d'actrices : Marthe l'amantemère et Lecky, la maîtresse-vamp). La violente poésie du texte de Claudel, inspirée par cette Amérique farouche et vierge où il situe l'action, est subtilement attisée par l'intelligence d'une mise en scène qui refuse tout effet gratuit. Il n'en est pas besoin, le texte et les comédiens suffisent amplement à capturer notre attention.

Un beau succès mérité qui justifie qu'on attende beaucoup des deux prochaines étapes de ce triptyque fait d'amour et de mots.

Stéphanie Charpentier

L'Echange deuxième version était joué à la friche la belle de mai du 21/01 au 01/02.

Retours de scène

L'improviste

Le GMEM présentait la semaine dernière le festival de musique improvisée Caravansérail

Joue comme si tu ne savais pas jouer. Cette indication donnée par Miles Davis à l'un de ses accompagnateurs peut permettre de délimiter clairement le territoire de la musique improvisée. Car Miles ne visait pas le jazz, qui, bien que bourré d'improvisation, suit le plus souvent les sentiers balisés de l'harmonie, mais plutôt une approche brutale et concrète faisant fi du rythme, de la mélodie comme de la technique. Bien entendu, tout est dans le « comme si ». Les cinq soirées proposées par le GMEM en collaboration avec Emouvance seront autant de variations sur le thème du « comme si ». Avec un paradoxe inscrit au cœur du genre et qui en marque les limites : plus on approche du magma sonore, où le son s'affranchit de la note, plus on risque de tomber dans la bouillie primordiale. Certes fascinante car grosse de toutes les possibilités, mais parfois ennuyeuse comme l'éternité avant le Big-Bang... Par moments le paysage sonore évoque le joyeux bordel d'un atelier d'éveil musical : On sabote l'harmonie par l'omniprésence des chromatismes, tels les glissandos onanistes du guitariste Raymond Boni qui s'astique le manche, imperturbable lorsqu'il pète une chanterelle (non, ce n'est pas un champignon hallucinogène...). Le musicien efface

son individualité pour laisser la place au processus de production sonore : il tape, caresse, griffe son instrument (joute amoureuse de Claude Tchamitchian avec sa contrebasse), recouvrant une liberté qui ressemble à une vengeance contre les longues heures éprouvantes de conservatoire, sans pour autant céder à une humeur potache, tout ceci reste bien sérieux, trop peut-être. Finalement, les moments les plus aboutis de ces soirées forcément inégales — ce qui contribue à les rendre touchantes — sont ceux qui semblent les plus « écrits », où apparaissent de-ci de-là des bribes de thèmes, des réminiscences que le musicien ne peut refouler en dépit de cette quête passionnée de virginité musicale que représente l'improvisation. A ce petit jeu, ce sont les « traditionnels » qui réhausseront les couleurs de ce Caravansérail (Gauguik Mouradian, Latif Chaarani, Beñat Achary), évitant ainsi que l'exercice ne se limite à de la « *musique pour musiciens* », dont le plaisir est le plus souvent proportionnellement inverse à celui de l'auditeur.

Philippe Farget

Caravansérail, a été présenté dans le cadre des Intramuros du GMEM du 27 au 31/01.

Echange et diffusion des savoirs

Des conférences régulières à l'Hôtel du Département
52, avenue de Saint-Just, 13004 Marseille
métro Saint-Just, parking gratuit.

Cycle de conférences De la limite

Le jeudi
13 février 2003
à 18 h 45
Entrée libre

Hubert Reeves
Astrophysicien

Les limites de la science

Echange et diffusion des savoirs

16, rue Beauvau, 13001 Marseille
Tél. 04 96 11 24 50
Fax 04 96 11 24 51
contact@des-savoirs.org





Sortie de route

En résidence chez Radio Grenouille, le compositeur Luc Ferrari sort de la confidentialité de la musique contemporaine. Et c'est tant mieux

bruyante, incompréhensible, rébarbative : les qualificatifs dont on affuble communément la musique contemporaine en disent long sur sa côte de popularité. Et quand il y a peu d'adeptes, il ne se trouve généralement que peu d'élus. Certes, il y aura toujours quelques jeunes pousses de l'avant-garde électro pour revendiquer une filiation avec un Pierre Henry ou un Pierre Schaeffer... Mais combien connaissent Luc Ferrari ? Qui sait, à part quelques oreilles éclairées ou l'auditeur acharné de Grenouille, que l'invité en résidence de la radio batracienne est, dixit le dossier de presse, « l'un des plus inventifs et des plus singuliers musiciens de ces quarante dernières années » ? Pas grand monde, y compris l'auteur de ces lignes, se demandant encore cinq minutes avant la rencontre comment faire une entrée en matière digne de cet illustre (encore) inconnu ? Si quelqu'un connaît la réponse, qu'il appelle au journal, merci. Car souvent, dans ces cas-là, on se lance comme on peut, c'est-à-dire un peu n'importe comment. Du style : « Je peux vous demander votre âge ? » Si l'interlocuteur répond par l'affirmative, c'est déjà pas mal. S'il laisse un silence un peu gêné s'installer avant de rétorquer : « Ah ! Je dois vous répondre ? », on commence à se détendre. Car à ce moment précis où le rire permet à une certaine complicité de s'installer, Luc Ferrari n'est plus seulement « l'un des plus inventifs et des plus singuliers musiciens de ces quarante dernières années », il devient

aussi un être (profondément) humain, un pince-sans-rire, une âme sensible à l'humour doucement absurde.

Lucferrari x ?

Assez réservé et pas vraiment disposé à se dévoiler, il ne nous aura pas facilité la tâche. Il faudra s'y reprendre à plusieurs fois pour mieux « connaître » l'homme qui se cache derrière le compositeur. Né à Paris en 1929 dans une famille de la petite bourgeoisie, Luc Ferrari tombe tout jeune dans la marmite musicale : « On m'a mis au piano quand mes pieds ne touchaient pas le sol... Ça m'amusait, comme tous les gosses qui sont attirés par les machines finalement. En plus, ça faisait du bruit... » Manifestement doué, même s'il est bien trop modeste pour l'avouer (« Je ne sais pas si j'étais doué, mais j'étais intéressé. Le don, ce n'est pas quelque chose qu'on peut définir tellement bien... »), tout le pousse à poursuivre dans cette voie. Un signe : alors que ses études sont sans cesse interrompues par les aléas de la guerre, son piano, lui, ne le quitte pas. C'est donc tout naturellement qu'il entre au Conservatoire, où il apprend la musique avec les cadors de l'époque : Cortot, Messiaen, Honegger... Et il apprend vite, au point de composer ses premières pièces dès 15 ans ! On s'étonne donc de son manque de réaction quand on prononce le mot « passion » : « Disons que je pouvais travailler très longtemps sans me fatiguer. La passion, c'est être ailleurs.



Brunhild Meyer-Ferrari

J'avais une passion : pour tout ce qui était moderne et nouveau, y compris les machines, les voitures, la technologie... La période voulait ça. La guerre nous avait caché toutes les choses qui se passaient dans l'art aussi. Donc, après 45, j'ai découvert la littérature, la musique, la peinture, tout ce qui s'était passé dans la première moitié du XX^e siècle... » Désireux de participer à cette effervescence artistique, Luc se frotte à de multiples disciplines, comme l'écriture, la peinture. Et, surtout, il fait un choix : il sera compositeur. « Peut-être que je me rendais compte que je n'étais pas un très bon pianiste, que la technique me manquait. Par contre, je sentais la musique... Et composer m'excitait assez. »

Poète musical

Les années 50 sont celles de l'avant-garde : il rencontre Varèse, Schönberg et... Pierre Schaeffer qui lui propose en 1958 d'intégrer le Groupe de Recherche de Musique Concrète. L'année suivante, lors de l'un de ses fréquents voyages en Allemagne, il rencontre celle qui deviendra sa femme, Brunhild. Mais ne comptons pas sur lui pour nous en dire plus. Quand, dans un élan de romantisme, on lui suggère que c'est peut-être grâce à la musique qu'il a trouvé l'amour, il évacue la question en se servant de la fatalité : « Oh, les rencontres se font... Elles doivent se faire... » Peut-être que, bien qu'« abstraite », sa musique révèle un peu de cette intimité qu'il refuse (poliment) de dé-

voiler ? « Dans la musique abstraite, j'ai toujours été intéressé par les choses qui n'étaient pas totalement abstraites... Je venais d'un monde — les années 40-50 — qui était basé sur l'expérimentation pure et dure : l'expérimentation des notes (le sérialisme), des mots (le lettrisme), de la couleur (la peinture abstraite)... Les années 60 étaient une époque charnière, où je sentais que tout était en train de basculer dans un nouveau réalisme. J'ai donc commencé à écrire ce que j'appelle de la musique anecdotique, axée essentiellement sur le jeu d'images, de sentiments, de sensations. » Dès 1963, Luc commence donc à composer à partir de sons du quotidien : il enregistre tout ce qui l'intéresse, fait des collages, joue et superpose les sons, créant un étrange amalgame entre jeu poétique (« Dire par exemple qu'une vague de mer peut rentrer par la fenêtre au moment où on l'ouvre, c'est une image surréaliste, mais c'est tout à fait possible en sons ») et biographie sonore : il possède des murs d'enregistrements, qu'il découvre encore aujourd'hui comme on contemple de vieilles photos... Enfin, pas tout à fait : « Ce travail est biographique dans la mesure où c'est moi qui tiens le micro, choisis les sons et enregistre. Mais ce ne sont pas des clichés de vacances. Ces sons vont servir... » Servir, créer, travailler, il serait pas un peu hyperactif, le Ferrari ? « Je ne peux pas m'imaginer ne rien faire. Si je prends des vacances, j'enregistre du son... Mais c'est un besoin pour vivre, pas une activité... Je suis aussi paresseux que n'importe qui... Et puis, ça ne me fatigue pas d'enregistrer. Ce qui fatigue, c'est d'écrire. Quand j'écris une partition, ça dure toute la journée. A la fin, je sais plus ce que je fais, je commence à faire des bêtises, alors j'arrête. Parce que j'ai envie de m'amuser ! »

Monsieur tout le monde ?

Et quand il veut s'amuser, Luc Ferrari met un point d'honneur à faire, à être « comme tout le monde... Je rigole avec des gens, je vais au resto, au ciné... » Pour tant, même s'il trouve son bonheur dans des choses simples, Luc Ferrari n'est pas n'importe qui. Son parcours — une vie consacrée à la création — prouve le contraire. Mais il est modeste. On le trouve bosseur ? Il rétorque qu'il a « juste les oreilles ouvertes ». On le pense imaginaire ? Il se voit plutôt « attentif ». On le découvre posé et d'un calme étonnant ? Il se revendique latin : « Je parais calme, j'ai l'accent pointu aussi, mais c'est parce que j'ai été élevé à Paris. J'ai un caractère latin. Attention, j'aime bien les Norvégiens et les Suédois (rires)... Mais c'est pas latin. Et puis je suis originaire du Sud ! Ma mère est née à Marseille, mes parents se sont mariés ici. Et mon père est corse... Je mets longtemps à le dire parce que ça m'est assez difficile : les Corses me fatiguent (ah bon ? Mais, moi aussi, je suis corse !)... Je préfère dire que je suis un Méditerranéen... La Méditerranée, c'est un élément important dans ma vie, ce n'est pas folklorique, ni un souvenir de vacances... L'Océan Atlantique m'emmerde. C'est magnifique, mais ce n'est pas ma mer. » Luc Ferrari aurait donc l'impression d'appartenir à la Méditerranée. Qu'il se rassure : il est ici chez lui.

Cynthia Cucchi

Luc Ferrari est en résidence à Marseille jusqu'au 8/02.
Le 6/02 à 16h, concert avec l'atelier d'improvisation à l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts de Marseille.
Le 8 à 21h, concert avec Michel Maurer à l'Alhambra Ciné Marseille.
Le 9 à 10h30, petit déjeuner/rencontre autour du film *Momente* à l'Alhambra Ciné Marseille.

Le complexe de Cendrillon

Ze niou concept débarque à Marseille, et ça s'appelle Seven 2 One

It's close to miii-night, ulule prophétiquement Michael Jackson dans mon autoradio tandis que je me tape tous les feux mal synchrones du Prado désert. Si ça continue, ça va être fermé, maugré-je, dépassant les dernières balises de la civilisation, la mauvaise copie de Michel-Ange se voyant disputer depuis pas mal d'années déjà le statut de borne frontalière par le machin à fanions de Buren. A peine garé devant le Warm'Up que deux pépettes en sortent pour repartir. Zut ! Mais l'affiche sur la porte d'entrée me rappelle à l'ordre : Seven 2 One, et « pas une minute de plus », comme on me le susurrera plus tard... L'accroche enfonce le clou : « la fête après le travail ». Après l'effort, le réconfort, mais après seulement. La France qui gagne doit se coucher tôt, et que l'avenir lui appartienne, amen. Mais elle a le droit de s'amuser aussi : « Bienvenue à la Seven 2 One ! » Aloha, aloha, darladirladada, une hôtesse en ticheur rouge me passe autour du cou un magnifique collier de fleurs synthétiques en guise de bienvenue. Bon, c'est pas tout ça, mais moi j'ai du boulot. Hop, j'attaque avec Marion, 27 ans et de très jolies dents, des fois que la fête après le travail... Ça commence mal, elle essaie de me fourguer des photos pour *Ventilo* : elle aussi, c'est la fête après le travail. Ce qu'elle fait ici ? Des potes l'ont embarquée ici à peine arrivée du Midem, et elle a un rendez-vous boulot demain matin, alors... Et puis marre des soirées tech-house où

tout le monde se la pète un peu, et où tu vois toujours les mêmes. Même si la musique n'est pas terrible, « ici, c'est plus clean », me fait-elle remarquer. J'opine d'un regard panoramique : personne à quatre pattes ; pas le genre à dessiner des parallèles sur le couvercle des chiottes non plus.

Cindy, Raff', même combat

Tandis que le Dj nous assène un Louise Attaque qui rappelle tendrement à Marion sa petite sœur, je repars dans ma quête de vérité, qui, quelques instants, se prénomme Camille, la trentaine bien conservée. Elle vient là pour nouer des contacts... La drague ? Non, elle est venue avec son mec : des contacts pour son job. Merde alors ! Je me rends compte que j'ai fantasmé à mort. Seven 2 One, One-Two-Two, les 5 à 7, le *speed dating* en 7 minutes, etc. J'ai jamais eu la bosse des chiffres. Plus tard, l'attachée de presse me rassurera : « Il y aura des couples Seven 2 One »... C'est sur un titre de Téléphone qui me plongeait dans la perplexité la plus totale quant à la jouissance nostalgique de sa bêtise adolescente que l'on pouvait éprouver alentour que j'eus la révélation. Raffarin, Cendrillon, même combat ! Pas question d'aller bosser avec des valises sous les yeux, de se pieuter fracassé avec une meuf ou un mec dont on a oublié le prénom. C'est que, faut pas déconner,

demain j'ai un petit déj à 8h30 avec le responsable marketing Aspac⁽¹⁾ de chez Lustucru. Ici, on récuise la nuit avec son côté artificiel et sombre, la *dark side of the force*, tu vois. C'est la France d'en bas, enfin, du milieu plutôt, vu le nombre de cadres, qui dans un geste rebelle a décidé d'éteindre Canal+ et de refilet les gosses à mémé pour aller guincher jusqu'à une heure du mat'. « Bon enfant, comme chez un pote... » sont les expressions qui reviennent le plus souvent chez les promoteurs du genre. Que l'on ne s'y trompe pas, cet éloge de la spontanéité est vachement organisé : Seven 2 One⁽²⁾ est une franchise avec marque déposée et tout et tout qui a vu le jour à Paris avant de s'exporter dans les grandes villes de province. Mais je cause, je cause, le Dj a fini son set RFM et tout le monde s'est barré... « Putain, il est où, l'after ? » gémis-je à côté de ma Clio transformée en citrouille.

Philippe Farget

Seven 2 One. Tous les jeudis de 19h à 1h. Warm'Up, 8, bd Mireille Jourdan Barry, 8^e. Entrée + drink : 8 euros. Restauration sur place. Rens. 04 91 55 68 03.
(1) secteur Asie-Pacifique



NIKE AIR MAX





Zoolands

Changements d'identité 3/3 1^{ère} partie

Où l'on en revient encore aux Changements d'identité du Miroir parce que décidément, une programmation pareille mérite qu'on s'y attarde. La troisième partie du cycle, elle-même scindée en deux sous-parties (vous suivez ?) s'attache, pourrait-on dire, à faire émerger la face cachée des choses, le monstre déguisé en humain, l'humain déguisé en monstre, voire l'animal qui ressort dès lors que l'on gratte un peu sous le vernis. Que dire d'un orphelin qui préfère la société des pingouins à

celle des hommes, d'un milliardaire qui se prend pour une chauve-souris, ou d'une secrétaire qui se prend à ronronner ? Qu'on est bien là en plein zoomorphisme, que Tim Burton a fait son propre *Freaks* en donnant une vie sur pellicule aux personnages de *Batman le défi*. Une tentation de l'animalité à laquelle cédait déjà Murnau en affublant son *Nosferatu* d'un faciès de rongeur, au regard vide de bête bien plus effrayant que tous les *Dracula* qui lui succéderont pour ce qu'il a justement d'absolue inhumainité (voir la prochaine campagne de pub Levi's réalisée par Michel Gondry).



Cat Woman ne bouffe pas que du Ronron

La filmographie de Lynch à elle seule concentre toutes les notions du changement d'identité, en particulier ses deux derniers opus (*Lost highway* ou le transfert non pas de l'âme mais de tout le corps dans la position de l'Autre, et *Mulholland drive*, où deux doubles vies rêvées dans la cité des Anges) qu'on se fera un plaisir de revoir. Difficile de parler d'un cycle si éclectique enfin, qu'il rassemble autour d'une même thématique le *Volte face* de John Woo (parfaite illustration du thème au premier degré et magnifique mise en abyme toutefois), et l'intrigant *Une sale histoire* de

Jean Eustache qui, plus que du changement d'identité, nous parle de cette part secrète du fantasme où la langue devient le vecteur d'une transformation du quotidien (un homme manège autour d'un trou pratiqué dans le mur des toilettes d'un café parisien). Trente-deux films en tout pour cette première troisième partie (vous suivez toujours ?) et que du très bon. Si l'école de la cinéphilie avait son classement, le Miroir mériterait décidément d'être très bien placé.

Stéphanie Charpentier

Au Miroir (Vieille Charité) jusqu'au 18/03. Débat « Changements d'identité » le 16/02 à 17h30



Beetlejuice : t'as de beaux yeux, poupée

L'amour, enfant de poème

Punch-drunk love (USA-1h31) de Paul Thomas Anderson. Avec Adam Sandler, Emily Watson...

Parce que c'est une romance, *Punch-drunk love* (mieux traduit par « k.o. d'amour » que le flasque « ivre d'amour ») avait toutes les chances de réveiller une allergie très sensible : la « film-de-genrite aigüe ». Au début, ça gratte un peu, et puis à un moment la température monte, on s'affole, et on sort avec un problème nerveux : on s'est fait avoir. Ici, il n'y a pas cette impression d'assister à un exercice de style (polar, film de guerre...) dont l'inspiration unique serait un scénario type et non une histoire vécue. Artiste au sein de l'usine hollywoodienne, Paul Thomas Anderson continue (néanmoins) son travail créatif sans oublier deux postulats de base : 1) Le sentiment du spectateur comme objectif. 2) Tout est permis pour l'embarquer. Après les trois heures de *Magnolia* où l'enchevêtrement rapide et l'extrémité des personnages brillants nous plongeait dans une société des spectacles en pleine implosion, *Punch-drunk love* prend le contre-pied. En 1h30, le héros, un jeune prisonnier de son déficit de

confiance joué par un acteur burlesque résiste et terrasse son traumatisme familial (représenté par six sœurs tentaculaires). Tel un cartoon, les événements incongrus (piano tombé du ciel, collection de pudding, explosion inopinée de voiture...) marquent les changements d'humeur de notre attachant sujet dans ses tentatives de s'affirmer. Enfin, le sentiment qui donne le titre du film est lui-même traduit par des intermèdes expressionnistes comme une palette de couleurs. Bien loin des catégories sans surprises évoquées au début, Anderson pioche là où il a besoin pour arriver à ses fins, quitte à proposer un ovni. Le mélange peut paraître indigeste mais aucune image n'est laissée au hasard, et l'immersion est totale. Rêve ou réalité ? C'est une histoire d'amour et ça peut être moderne et transformer les plus angoissés d'entre nous. En tout cas, ça marche !

Emmanuel Germond



Baby Dolls Blues

Sex fans des sixties (USA - 1h34) de Bob Dolman avec Susan Sarandon, Goldie Hawn, Geoffrey Rush...



Titre explicite et déluré (surtout en V.O. : *The Bangers Sisters*, on vous laisse le soin de traduire...), comédiennes plus très « fraîches » : on avait bien une petite idée sur le sujet de *Sex fans des sixties*. On s'attendait en quelque sorte à une version yankee d'*Absolutely Fabulous*, un film sans véritable histoire où l'on suit les tribulations de deux vieilles folles décadentes, pas vraiment revenues de la période « Sex & drugs & rock'n'roll ». On n'était pas loin du compte. Car si *Sex fans des sixties* a bien un scénario — en gros, les retrouvailles d'ex-groupies que le destin a séparé —, il ne sert finalement que de prétexte au déchaînement de deux grandes actrices.

Comme on s'y attendait, les deux héroïnes ont pris des chemins diamétralement opposés, mais tous deux aux confins de la caricature. Si l'on exclut ses artifices mammaire et labial, la première, Suzette (Goldie Hawn), une pétasse blonde gentiment nympho, n'a pas varié d'un pouce. Forcément pathétique, forcément attachante, elle va foutre la panique dans la respectable vie de Lavinia (Susan Sarandon), épouse bon teint d'un riche avocat, mère de deux filles un-peu-hystéro-mais-c'est-l'âge et propriétaire d'une maison avec piscine, chien, hamac à bananes et dressing plein de tailleurs beige.

Le premier film de Bob Dolman repose donc essentiellement sur l'enthousiasme débridé de ce duo explosif, et sur sa distribution en général, les seconds rôles — mention spéciale à Geoffrey Rush, épatant en écrivain névrosé et maniaque — prodiguant eux aussi un peu de piquant à une intrigue si convenue. Pour le reste, on retiendra une ou deux scènes particulièrement savoureuses et l'ultime réplique (« *T'es la meilleure branleuse du monde !* ») de cette comédie, qui tient finalement la seule promesse qu'elle contenait a priori : celle de passer un agréable moment.

CC

Avant-premières

L'Amour sans préavis (USA - 1h41) de Marc Lawrence avec Sandra Bullock, Hugh Grant...
Madelaine ven 20h30

Arrête-moi si tu peux (USA - 2h21) de Steven Spielberg avec Leonardo di Caprio, Tom Hanks...
Capitole mar 20h15
Madelaine mar 21h
3 Palmes mar 19h30
Plan-de-C^o mar 19h30 & 22h15

Magic Baskets (USA - 1h42) de John Schultz avec Lil' Bow Wow, Jonathan Lipnicki...
Capitole dim 11h

Monsieur N (France - 2h) d'Antoine de Caunes avec Philippe Toretton, Richard E. Grant...
Cézanne jeu 19h

Petites coupures (France - 1h35) de Pascal Bonitzer avec Daniel Auteuil, Kristin Scott Thomas...
Capitole jeu 19h45

Nouveautés

La Beuze (France - 1h30) de François Desagnat et Thomas Sorriaux avec Michaël Youn, Vincent Desagnat...
Bonneveine 14h10 16h10 18h10
20h10 22h10

Capitole 11h10 14h10 16h10 18h10
20h10 22h10

Madelaine 10h45 (dim) 14h 16h30 19h20
21h50

Prado 10h (dim) 14h05 16h15 18h25
20h35 22h30

3 Palmes 11h (sam dim) 13h30 15h30
17h30 19h45 22h15

Plan-de-C^o 11h15 14h 14h30 16h30 17h
19h 19h30 21h30 22h15

Cézanne 11h10 14h20 16h35 19h05 21h35

Le Cercle - the Ring (USA/Japon - 1h50) de Gore Verbinski avec Naomi Watts, Brian Cox...
Bonneveine 14h20 16h45 19h15 21h40

Capitole 11h (sf dim) 13h30 16h30
19h30 (sf sam : 19h45) 21h45 (sf sam : 22h)

Madelaine 10h45 (dim) 14h 16h30 19h20
21h50

Prado 10h (dim) 14h15 16h55 19h35 22h

3 Palmes 11h (sam dim) 14h 16h45
19h30 (sf mar) 22h15

Plan-de-C^o 11h15 14h30 17h 19h30 22h15

Cézanne 11h10 14h 16h30 19h10 21h50

Décryptage Documentaire (France - 1h40) de Philippe Bensoussan et Jacques Tarnero
César 18h20, film direct

18 ans après (France - 1h30) de Coline Serreau avec Madeleine Besson, Roland Giraud...
Capitole 10h30 13h30 15h30 17h30
19h30 21h45

Madelaine 10h45 (dim) 14h10 16h30
19h20 21h40

Prado 10h (dim) 14h05 16h15 18h25
20h35 22h30

3 Palmes 11h (sam dim) 13h30 16h 19h
21h30

Plan-de-C^o 11h15 14h 16h 17h 18h 20h
22h

Cézanne 11h20 14h 16h30 19h05 21h30

Hugo et le dragon Animation (Canada - 56mn) de Philippe Baylaucq
Chambord mer sam dim : 14h10 15h20
16h40

Mariage à la grecque (USA - 1h35) de Joel Zwick avec Nia Vardalos, John Corbett...
Capitole 11h (sf dim) 13h20 15h30 17h40
19h50 22h

Madelaine 10h45 (dim) 14h 16h30 19h20
21h50

Prado 10h (dim) 14h 16h10 18h20
20h30 22h30

Variétés 13h50 15h50 20h (sf ven)
22h10 (sf mar)

3 Palmes 11h (sam dim) 14h 16h45
19h30 22h15

Plan-de-C^o 11h15 14h 16h30 19h 22h
Cézanne 11h10 14h05 16h25 19h05 21h35

Le Mariage de Rana (Palestine - 1h30) de Handy Abu-Assad avec Clara Khoury, Khalifa Natour...
Variétés 19h45 (sf mer)
Mazarin 14h10 (sf mer sam dim)
17h40 (sf sam lun)

Tan de repenté (Argentine - 1h34) de Diego Lerman avec Tatiana Saphir, Carla Crespo...
Variétés 18h10 22h20

The Magdalene sisters (GB - 2h) de Peter Mullan avec Anne-Marie Duff, Nora-Jane Noone...
Variétés 14h 19h30 22h
Mazarin 14h 16h20 (jeu sam lun) 19h 21h25

Exclusivités

Après la vie (France/Belgique - 2h03) de Lucas Belvaux avec Gilbert Melki, Dominique Blanc...
César 19h30
Mazarin 16h20 (sf jeu sam lun)



CIRQUE



du 14 février au 1^{er} mars 2003
à la friche belle de mai
mardi vendredi samedi à 20h30 mercredi à 19h
relâche dimanche, lundi, jeudi

⊕ **TOUT PUBLIC**
À PARTIR DE 8 ANS



BONAVENTURE GACON : PORTEUR
TITOUNE : TRAPÉZISTE, VOLTIGEUSE
LAURENT CABROL : JONGLEUR

Trottiola



CHAIR DE PAPILLON

Cie Voix off
Damien Bouvet
Mardi 11 février à 20h30
Mercredi 12 février à 19h
Jeudi 13 février à 19h
REPRÉSENTATIONS SCOLAIRES
Mardi 11 février à 14h30
Jeudi 13 février à 14h30

Y'a pas de fumée sans feu de Dieu

L'apprentie Compagnie / Caroline Obin
mercredi 19 février à 15h
jeudi 20 février à 19h
mercredi 26 février à 15h
jeudi 27 février à 19h
vendredi 28 février à 19h
samedi 1^{er} mars à 19h

PAR LE BOUDU

Compagnie du Caillou
Bonaventure Gacon
jeudi 20 et 27 février à 20h30



la Friche la Belle de Mai • 13331 Marseille cedex 3
Tél: 04 95 04 95 70 • Fax: 04 95 04 95 67
www.theatremassalia.com
e-mail: massalia@lafriche.org

Massalia
théâtre jeune public tout public